



Les années terribles

Léo-Paul Desrosiers

Number 26, 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079919ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079919ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desrosiers, L.-P. (1961). Les années terribles. *Les Cahiers des Dix*, (26), 55–90.
<https://doi.org/10.7202/1079919ar>

Les années terribles

Par LÉO-PAUL DESROSIERS,
de l'Académie canadienne-française.

C'est de 1661 à 1665 que se succédèrent les années les plus terribles des guerres iroquoises. Des bandes seront presque continuellement à l'affut autour des Trois-Rivières et de Ville-Marie. Les autres s'aventureront autour de Québec et, par le Saint-Maurice et surtout le Saguenay, pénétreront très loin dans l'arrière pays.

A l'automne 1660, avait couru la rumeur d'une invasion de la Nouvelle-France. La nouvelle était controuvée. Toutefois, les négociateurs des Agniers étaient actifs. Le 22 janvier 1661, quelques membres de la tribu viennent raconter leurs travaux au tribunal d'Orange, aujourd'hui Albany. Ce que l'on tente de refaire, c'est l'unité iroquoise par des tractations avec les « Sinèkes », c'est-à-dire les Onneyouts, les Onnontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans. On tente en même temps d'établir la paix entre ces trois dernières tribus et les Andastes, autre peuplade iroquoise, qui vit dans une seule bourgade, au sud. Elle lance souvent des expéditions dangereuses contre l'Iroquoisie. Il est aussi question d'apaisement entre les Agniers et les Indiens du Kennebec. Cette agitation diplomatique porte à croire que les Agniers veulent rétablir la concorde entre les différentes parties de la Confédération, et, entre la Confédération et ses ennemis indiens du nord et du sud. Celle-ci pourrait ensuite concentrer ses forces pour une attaque contre la Nouvelle-France. Toutefois, l'harmonie entre les tribus ne sera pas complètement rétablie.

Les événements se déroulent dans un climat apocalyptique. Des signes paraissent dans le ciel. Une comète effraie la population. Marie de l'Incarnation dit qu'elle « tirait vers le couchant, nous regardait et nous semblait menacer des coups de verge dont elle nous faisait une éclatante mais fatale montre ». Un homme enveloppé de feu, un canot de feu, une couronne de feu apparaissent dans les airs. A l'Île d'Orléans, un enfant crie dans le sein de sa mère. Des clameurs s'en-

tendent dans les hauteurs. L'exorcisme doit se pratiquer. Une maladie épidémique se joint aux phénomènes naturels pour ébranler les imaginations. « L'on n'avait point encore vu une semblable mortalité, car ces maladies se tournaient en pleurésies accompagnées de fièvres ». Des enfants, des Indiens, des Français meurent en nombre.

Ville-Marie subit en premier lieu les coups des Iroquois, et contrairement à l'habitude, au début de l'année, dans le cœur de l'hiver. Le 25 février, nombre d'habitants de Ville-Marie partent ensemble pour bûcher au loin dans la forêt. Ils n'éprouvent aucune inquiétude, ils n'apportent pas d'armes malgré l'ordonnance du gouverneur. Sans prendre aucune précaution, ils se mettent au travail. Soudain, ils sont entourés par une bande de 150 à 160 Iroquois. Treize d'entre eux sont immédiatement capturés. Les autres fuient vers le fort, ils n'ont que des haches à opposer aux arquebuses. Charles Le Moyne est présent dans ce groupe, et, heureusement, il a son pistolet qu'il utilise au mieux. Une demoiselle de grand courage, du nom de Duclos, aperçoit soudain cette débandade et en devine la cause. Elle assemble à la hâte quelques mousquets et se hasarde à les porter aux siens en fuite. Elles les atteint. Les fugitifs peuvent protéger un peu mieux leur retraite, elle empêche un désastre encore plus complet.

C'est ainsi que la vie de cauchemar s'introduit dans Ville-Marie. On imagine, et avec quelle facilité, les traitements que subiront ces prisonniers. D'ailleurs, l'imagination ne se trompera pas, comme on l'apprendra plus tard. « Ce ne fut pas sans de grandes marques de leur manie enragée, que ces Barbares les menèrent chez eux en triomphe; les uns ayant été assommés par la grêle des coups de bâtons qu'ils ont reçus à l'entrée du bourg; d'autres ont été brûlés avec les cérémonies ordinaires . . . Quelques-uns furent dispersés pour gémir le reste de leurs jours dans une servitude plus rude que la mort ». ⁽¹⁾ Même les survivants passent par une période de tourments très dure.

Les Montréalistes ont des travaux à exécuter, ils ne peuvent demeurer cantonnés entre les palissades. Un mois plus tard, vers le 25 mars, une vingtaine d'entre eux sont à la peine quand surgit une nouvelle bande iroquoise qui peut compter jusqu'à 260 guerriers. Cette fois, ils sont armés, mais comment lutter contre des ennemis qui les dépassent tellement en nombre ? Ils sont résolus à combattre de pied

⁽¹⁾ *Relations des Jésuites*, 1661-1663.

ferme; ils croient tous qu'ils vont mourir. Les premiers qui reçoivent l'attaque se défendent fermement. Le combat est dur et rapide. Les quatre habitants suivants sont tués : Vincent Boudreau, Sébastien Dupuis, Olivier Martin et Pierre Martin dit La Rivière. Six autres sont capturés. Un colon du nom de Beaudouin tue à bout portant l'un des principaux capitaines iroquois. L'un des premiers colons de Ville-Marie, et qui est vieux déjà, rhumatisant, Pierre Gadois, se bat comme un déchaîné, personne ne peut calmer son humeur guerrière. Il dépasse les jeunes gens en valeur. Cette défense solide permet à la population de se porter à leur secours. Laissant ses morts sur le champ de bataille et ses captifs entre les mains de l'ennemi, les survivants se dégagent, retraitent et atteignent les palissades protectrices. Elle est bien ouverte l'époque que décrira en sa vieillesse, une toute jeune religieuse, Sœur Morin, qui monte aujourd'hui au clocher pour sonner le tocsin, observer au loin la bataille, et sentir toute son âme défaillir dans le grand danger. Pour tous, le martyr, et quel martyr, devient une possibilité quotidienne.

L'Iroquois s'est montré en tel nombre, le danger qu'il soit demeuré sur les lieux est si grand, que les Français n'osent s'aventurer hors du fort. Que se produit-il ? Chaque jour les molosses qui donnent l'alarme, reviennent avec des lambeaux de chair humaine. On en conclut qu'ils dévorent des cadavres. Le devoir commande; les habitants s'arment et ils atteignent le champ de bataille. La macabre découverte a lieu : des corps tronçonnés, scalpés, charcutés; des têtes, des troncs gisent ici et là. Madame d'Ailleboust, qui raconte l'affaire, manque mourir de frayeur quand elle rencontre un Français chargé de ces restes sanglants. Les cris, les sanglots de la population éclatent à l'entrée dans le fort. L'inhumation aura lieu quatre jours plus tard.

Par la suite, la population ne jouira d'aucun répit. Les *Relations des Jésuites* nous le diront : « . . . Pendant tout l'été, cette île s'est toujours vue gourmandée de ces lutins, qui tantôt paraissaient à l'orée du bois se contentant de nous charger d'injures, tantôt se glissaient jusqu'au milieu de nos champs pour y surprendre le laboureur; tantôt s'approchaient de nos maisons, ne cessant de nous vexer; et comme des harpies importunes, ou comme des oiseaux de proie, ils fondaient sur nous quand ils nous trouvaient en surprise, sans crainte d'être pris ».

Dès le printemps, le poste des Trois-Rivières subit ensuite des pertes. Vers le six ou le sept, puisque la nouvelle en parvient à Québec le 8, quatorze Français des Trois-Rivières sont faits prisonniers dans des circonstances inconnues. Le *Journal des Jésuites* (p. 293) affirme que ce sont les Onnontagués qui ont fait le coup. Le messenger qui apporte la nouvelle dans la capitale communique aussi une rumeur persistante à l'effet qu'une armée de huit cents Iroquois s'approchait de la bourgade. Aussi « le secours de 40 hommes, ajoute le même *Journal*, partit le dimanche suivant », soit le 10 avril. Les communications entre les postes sont si difficiles que l'on n'apprendra que le 17 avril à Québec et peut-être le 15 ou le 16 avril aux Trois-Rivières, les deux actions désastreuses des mois de février et de mars à Ville-Marie. Les *Relations* ne donnent pas d'autres renseignements sur les Trois-Rivières : « C'était mal sur mal, disent-elles, et douleur sur douleur pour ces pauvres habitants, qui, pendant tout l'Été, n'ont pas été plus en repos que ceux de Montréal, étant obligés de voir enlever à leurs yeux, et quelquefois aux portes de leur bourg, tantôt des hommes, tantôt des enfants, sans pouvoir faire autre chose que de donner des larmes sur la misère de ces pauvres captifs ». (1661-4)

Et voilà que l'âpre guerre embrasse toute la Nouvelle-France. Le 6 juin, à Tadoussac, de soixante à soixante-dix Agniers révèlent leur présence en attaquant des Français qui lèvent leurs rets. Ils en tuent trois et ils en blessent un quatrième à mort. Ce dernier, Thomas Michel, succombera et sera inhumé à Québec le 9 juin. Alors les Français du poste et les Indiens des alentours se réfugient aussi dans la capitale.

Les pères Dablon et Druillettes avaient quitté Tadoussac quelques jours avant l'apparition des Agniers, soit le 1er juin. Ils accompagnaient un groupe important d'Indiens du Nord, en quarante canots, qui se rendait à la foire célèbre et importante de Nekouba, à égale distance entre Tadoussac et la baie d'Hudson, ou nord-ouest du lac Saint-Jean, à quarante-cinq lieues environ de ce lac, en ligne droite. Ce rendez-vous commercial était l'un des plus importants de l'antique monde indien.

Ce voyage est pénible. L'épidémie accompagne les voyageurs. Bon nombre d'Indiens meurent en route. La famine sévit. Des feux de forêt font rage déjà dans ces régions éloignées. Malgré tout, l'avance est assez rapide. Ce serait la panique si ces canotiers savaient que les Agniers ont enfilé le Saguenay en arrière d'eux et s'avançaient rapi-

dement. On a dit qu'ils étaient 180. Ils atteignent le lac Saint-Jean presque en même temps que les Montagnais. Par un heureux hasard ils ne découvrent point ceux qu'ils pourchassent et qui ignorent leur présence dans le voisinage. Ils adoptent une autre route, et ainsi le parti que les missionnaires accompagnent, échappe à l'annihilation.

Toutefois, les Iroquois trouvent le moyen de commettre des massacres et de dépeupler cette partie du pays après tant d'autres. Comme le dira la *Relation* de 1661, « ayant surpris la nation des Escurieux, à quelques journées d'ici, (ce détachement) l'a défaite entièrement, et a jeté un tel effroi dans les peuples circonvoisins, qu'ils se sont tous dissipés . . . , que la frayeur s'est portée jusqu'à la mer, ou nous allions (la baie d'Hudson), et où ces barbares prétendent bien porter, dès cette année, leur cruauté ».⁽²⁾ Les Jésuites doivent maintenant abandonner leur voyage d'exploration, car les tribus se dispersent dans la forêt au lieu d'échanger leurs produits et de vivre en paix.

Montréal, les Trois-Rivières, Tadoussac attaqués, c'est le commerce des fourrures qui se tarit en bonne partie. La Nouvelle-France impose si peu de crainte que les bandes iroquoises continuent à s'y promener en toute liberté.

Mais dans le même temps que se déroulent ces vives attaques, se produit un événement qui jette le désarroi dans les esprits. Vers le vingt-cinq ou le vingt-six juin, puisque la nouvelle en parvient à Québec le 29, deux canots portant pavillon blanc paraissent devant le fort de Montréal. Les Indiens qui le montent descendent sans crainte sur le rivage, et comme en pleine paix, se présentent à la porte. Ils entourent quatre prisonniers français qu'ils viennent libérer. « Ils demandent à parler d'affaires, se disant députés de la part des Goyogouins et des Onnontagués, dont ils portaient les paroles ». Les colons connaissent bien le chef de cette ambassade qui « était un des plus considérables Capitaines d'Oïogœn (des Goyogouins), homme qui nous paraissait ami, au temps que nous étions chez les Iroquois; et c'est chez lui que logeaient nos Pères, quand ils cultivaient dans son bourg cette Eglise naissante ». Pour une seconde raison, les Français doivent accorder de l'importance à cette démarche : ils apprennent bientôt que l'individu qui est au fond de cette manœuvre, qui en est le moteur secret et l'auteur, est cet Onnontagué de grande envergure qui est déjà à la tête du parti français en Iroquoisie, Garakonthié.

(2) *Relations des Jésuites*, 1660-1661, p. 280.

A cette date, toutefois, les Français n'accordent pas une pleine confiance à cet homme. Pourtant il est venu en Nouvelle-France, les Jésuites l'ont fréquenté. On ne connaît rien de plus pathétique que la harangue qu'il a prononcée à Ville-Marie pour supplier ces derniers de retourner à Onnontaé, après l'abandon et la fermeture de Sainte-Marie de Gannantaa. Il poursuit sa politique pro-française. Mais les Français n'admettent pas de différences entre les tribus, et s'ils sont attaqués par l'une, rejettent la faute sur toute la nation. Cette fois encore, ils se montrent sceptiques, incertains, hésitants, n'entreprenant pas résolument de s'allier aux Sinèkes contre les Agniers, ne concevant même pas une manœuvre de ce genre, ne s'acharnant pas à briser la Confédération iroquoise. Le passage suivant indique assez cette incertitude et ce désarroi d'esprit qui dure depuis tant d'années déjà : « Nos propres expériences, dit la *Relation*, ne nous font que trop savants : et nous n'avons été que trop souvent joués pour nous fier à la parole de ceux qui ne l'ont jamais gardée, et pour ne pas craindre quelque souplesse en une Nation la plus décriée de toutes, pour ses fourbes continuelles. Les Iroquois crient : la paix, la paix, et à même temps on crie : au meurtre. La paix se publie à Montréal, et la guerre se fait à Québec et aux Trois-Rivières; Montréal même est un théâtre où la paix et la guerre jouent leur personnage en même temps, puisque nous recevons dans nos maisons ceux qui nous tuent dans nos *déserts*, et nous voyons nos prêtres et nos habitants massacrés par ceux qui protestent qu'ils sont nos bons amis ». Et, une bonne partie du temps, la réponse était la suivante : certaines tribus voulaient la guerre, d'autres la paix; l'homogénéité de la nation n'était pas aussi totale qu'on le pensait. Faute de tenir compte de ce fait, on brouillait tout, irrémédiablement.

Alors, ce chef goyogouin d'ambassade demande que l'on fixe le jour où il offrira des présents. M. de Maisonneuve le fait. Au milieu des cérémonies accoutumées, il en présentera vingt. Quelques-uns incorporent les symboles habituels : il faut rendre au soleil tout son éclat, remettre l'ordre sur la terre, adoucir la gorge pour que les paroles soient plus douces; les uns chassent du corps les passions de la guerre et installent, à la place, la pure raison, les autres couvrent de terre le sang répandu et ressuscitent les morts. Après ces précautions bien indiennes, viendront les propositions concrètes de cette ambassade particulière.

Elles sont vastes et stupéfient les Français. Voici la principale : « Voilà, dit-il, en présentant un grand et large collier, voilà pour attirer le Français chez nous, afin qu'il retourne sur sa natte, qu'on lui a conservée à Gannantaa, où est encore sa maison qu'il habitait quand il demeurait chez nous; son feu n'a pas été éteint depuis son départ, et ses champs, que nous avons cultivés, n'attendent que sa main pour y cueillir une riche moisson; il fera revivre la paix chez nous par son séjour, comme il en avait banni tous les maux de la guerre ». Cette invitation désarçonne littéralement les assistants qui, depuis le mois de février, se défendent des Iroquois. Ils y voient une grande duplicité.

Les Goyogouins vont plus loin. « Nous demandons, dit le représentant, que les saintes filles viennent nous voir, tant celles qui prennent soin des malades, que celles qui vacquent à l'instruction des enfants . . . ; nous leur dresserons de grandes cabanes, et les plus belles nattes du pays sont destinées pour elles ». Les Goyogouins faciliteront ce voyage; pour elles, on trouvera là-bas abondance de maïs, de fraises, de mûres sauvages, de fruits et légumes.

L'auteur de la *Relation* imagine que cette requête bienveillante procède de la galanterie, d'un désir de plaire aux Français, plutôt que d'une volonté arrêtée. Mais il en vient tout de suite après à la demande qui ne peut être éludée, qui est formulée à la façon d'un ultimatum et qui est l'objet principal de cette mission : « Il faut, dit-il, qu'une Robe noire vienne avec moi; sans cela, point de paix et la vie de vingt Français captifs à Onnontaguée, est attachée à ce voyage ». Pour preuve de la vérité de cette information, il produit une page de livre sur laquelle ces vingt Français prisonniers ont écrit leurs noms afin que les autorités de la Nouvelle-France ajoutent foi aux paroles de l'ambassadeur. Et tout de suite après, celui-ci libère solennellement les prisonniers français qu'il ramène avec lui. Ces quatre hommes racontent « le bon accueil » qu'ils ont reçu chez les Onnontagués, les bons traitements dont ils ont été l'objet. Les prisonniers « nous suppliaient à jointes mains d'avoir pitié d'eux; que nous n'avions rien à craindre de la part de ces peuples . . . et qu'ils nous conjuraient d'envoyer un Père au plus tôt, pour rompre leurs liens et les délivrer des feux auxquels, sans cela, ils étaient irrévocablement destinés ».

Alors, on remarquera que si le chef de l'ambassade est Goyogouin, les captifs qu'il ramène viennent d'Onnontagé. Et ceux-ci racontent des faits qui se passent dans cette bourgade. Les Onnontagués,

Garakonthié en particulier, rachètent des prisonniers français chez les Agniers et ils en prennent soin. Ils ont conservé de nombreuses traces du passage des missionnaires. Un de leurs chefs, Garakonthié encore, avait « soin de sonner tous les matins une cloche, pour assembler les Français, et les Sauvages, aux prières qui se font tous les jours; qu'on y parle publiquement et avantagement de la Foi; que même ces Français captifs ont la liberté de baptiser les enfants . . . »

Enfin, les ambassadeurs demandent l'élargissement des huit prisonniers goyogouins encore détenus à Montréal, et depuis un an. Comme le dit avec netteté le rédacteur de la *Relation*, « c'était le plus important de la Commission ». On sait assez l'importance que les Iroquois attachaient à la délivrance des prisonniers. Ils pouvaient un moment modifier leur politique pour arracher leurs compatriotes à la géole. Cette fois, la demande est raisonnable, car les Goyogouins ramènent quatre prisonniers français et ils offrent d'en libérer vingt.

Il appert, d'après le rapport de cette assemblée, que les Sinèkes, c'est-à-dire les quatre tribus supérieures, n'ont pas pris part aux récentes hostilités. Les prisonniers qu'ils veulent maintenant remettre ont été capturés par les Agniers. On ne peut guère s'égarer sur ce point, puisque ces affirmations se font en face de quatre de ces prisonniers, et que vingt autres seront demain présents. Au sujet de l'attaque des Trois-Rivières, on a mentionné les Onnontagués. La nouvelle n'est pas exacte. Ce seraient les sept cents guerriers agniers, voisins des Hollandais, qui se promèneraient en Nouvelle-France, de Ville-Marie au lac Saint-Jean, depuis le mois de février. Quant aux sentiments des Onnontagués eux-mêmes, de nouveau les prisonniers peuvent en témoigner de même que de la situation qui existe dans la capitale iroquoise. Ainsi, malgré l'aventure du Long-Sault, cette bataille acharnée qui a coûté cher aux Français, mais probablement plus cher encore aux Sinèkes qui l'ont entamée, des possibilités de paix et de négociations s'offrent de nouveau. Il semble que s'offre aussi l'avantage de briser la Confédération iroquoise.

Naturellement, Maisonneuve n'a pas l'autorité voulue pour donner une réponse définitive à l'ambassade. Il ne peut que saisir le gouverneur de la Nouvelle-France des propositions qu'on vient de lui soumettre. Durant le délai, les Goyogouins pourront vivre en liberté dans le poste de Montréal.

Quelle réponse donnera-t-on à ces délégués ? L'indécision, l'incertitude qui règnent depuis 1653, se prolongent encore. De nouveau, nous avons les débats interminables qui aboutissent à des décisions peu sûres. Il n'existe pas en Nouvelle-France une intelligence hors pair pour bien saisir la question. On romantise trop les Iroquois, leur duplicité, leur cruauté. On en fait des surhommes. Et ils le demeureront jusqu'à ce que Frontenac simplifie toutes ces notions, les remplace par un réalisme exact. Lui, il les traitera comme les autres hommes; il accordera beaucoup de considération aux grands chefs, les invitera même dans son palais; il donnera des présents en abondance et des présents qui plaisent; il offrira des récompenses; il les manœuvrera avec habileté, adresse; il ne froissera pas la nation; il saura que les Iroquois vivent en démocratie, et que ceux qui sont favorables à la Nouvelle-France, il importe infiniment de les seconder, de les assister dans leurs efforts pour rallier la nation à leur politique. Acheter les consciences ? On le fera plus tard. Et comprendre un peu le caractère indien. Toutefois, la Nouvelle-France est éloignée de cette pénétration. En 1661, elle comprend mal encore l'occasion qui s'offre de diviser la Confédération, de s'allier aux « Sinèkes » contre les Agniers.

Aussi, l'embarras est grand. Les uns veulent accepter les propositions des Goyogouins, les autres, non. Le risque est grave. Deux considérations l'emportent à la fin. Il faut charger un missionnaire de l'entreprise désespérée d'arracher à la mort les vingt prisonniers français qui vivent encore dans la capitale de l'Iroquoisie. La situation désespérée de la Nouvelle-France demande ensuite qu'on explore ces avances. Comme on le dit, « la désolation y était pour lors si générale, à cause du sang qui coulait de tous côtés, et des maisons brûlées par les ennemis, dont les restes fumaient encore, qu'à cette nouvelle on fut contraint de faire comme font ceux qui se noient : ils se prennent à tout ce qu'ils rencontrent, jusqu'à un fer tout rouge, s'il se présentait; ou comme les mariniers qui, par l'effort de la tempête, ayant perdu leur route ou leur timon, s'abandonnent au gré des vents, sans examiner s'ils leur sont favorables, ou s'ils leur sont contraires ». En un mot, la décision d'envoyer un missionnaire est prise, ou plutôt, elle est imposée. Les Français y sont forcés. Mais non sans récriminations : « les Iroquois sont naturellement fourbes »; cette ambassade n'est destinée qu'à nous amuser; les Agniers « qui sont les plus redoutables » s'acharneront encore plus contre la Nouvelle-France qu'avant,

ce qui est faux puisqu'en 1653, ils se sont enfin joints aux Sinèkes qui négociaient la paix. On dit même qu'il faut la paix avec l'Iroquoisie entière, ou pas de paix du tout, parce que l'on ne distingue pas bien la nationalité des guerriers quand ils se portent à l'attaque.

Alors, qui choisir ? Un nom vient sur les lèvres de tous : Ondessonk, le père Simon Lemoine. Lui, il ne craint ni les Agniers, ni les Onnontagués, ni personne. « Il fut choisi pour . . . la cinquième fois et pour aller en un pays où les échafauds sont encore dressés et dont la terre est encore teinte du sang des Français qui y furent, l'an passé, si cruellement brûlés, » après la bataille du Long-Sault. Dans cette bataille, toutefois, les Onnontagués ont aussi subi de lourdes pertes et ce sont eux qui invitent aujourd'hui les Français. Sans bien connaître la raison, on peut dire qu'elle existe et qu'elle est importante. Probablement le mécontentement contre les Agniers qui sont arrogants et imposent de trop hauts péages aux autres tribus quand elles passent sur leur territoire avec des fourrures. D'autre part, Ondessonk accepte le projet avec joie : « Le Père regarda le jour de son départ, comme un des plus heureux jours de sa vie . . . Il est plein d'espérance de relever cette Mission . . . » Du moins, il est sûr qu'il pourra prêcher, baptiser, instruire, consoler les Hurons en exil. Quel obstacle arrêterait ce missionnaire intrépide, invulnérable ?

Le 2 juillet, les pères Lemoine et Chaumonot partent donc pour Montréal. Le *Journal des Jésuites* note que le premier ira « jusques à Onnontaté, travailler à la délivrance de 25 à 30 captifs, rendre ces deux nations d'Oïoguen et Onnontaté ou amies ou moins ennemies, et faire pour les pauvres captifs chrétiens ce qui se pourrait pour leur salut . . . » Par l'entremise du père Chaumonot, Maisonneuve offrira trois présents symbolisant trois propositions. Par le premier, il élargit les Goyogouins prisonniers et les remet aux ambassadeurs. Par le second, il choisit le père Lemoine pour se rendre en Iroquoisie et travailler à l'élargissement des captifs français. Par le troisième, il demande aux ambassadeurs d'être fidèles à leurs engagements, c'est-à-dire de revenir au bout de quarante jours avec les Français délivrés et avec quelques sachems « qui traiteront ici d'affaire pendant que Ondessonk demeurera dans le pays en otage, pour y vaquer aux fonctions de sa mission ».

Le père Chaumonot sera de retour à Québec le 23 juillet. Quant à Ondessonk, il aura déjà quitté Ville-Marie le 21 juillet, « avec toutes

les marques d'une bonne affaire ». Le *Journal des Jésuites* est ici plus optimiste que les *Relations*. Quand celles-ci seront rédigées, bien d'autres événements auront eu lieu.

Marie de l'Incarnation parle longuement de cette ambassade. Elle raconte que les Onnontagués ont enlevé la cloche de la chapelle de Sainte-Marie de Gannantaa pour la suspendre dans une cabane du village qui en tient lieu. Quelques-uns d'entre eux y font des prières avec les prisonniers. Au départ de la colonie française en 1658, « les femmes, qui ont voix délibérative dans les conseils, au moins celles qui sont choisies pour cela, pleurèrent sept jours entiers la perte qu'elles faisaient; les enfants de même » La grande mystique affirme que les Français ont fait une recherche pour découvrir s'il existait une collusion quelconque entre les Agniers et les Sinèkes, pour tromper la Nouvelle-France, mais qu'ils n'en ont pas trouvé. Ondessonk tentera de sonder à fond leurs dispositions. « S'il y a de la sincérité dans la recherche qu'ils font de la paix, on la conclura avec eux, et avec trois autres nations qui leur sont alliées . . . » Elle engloberait donc en conséquence les Onneyouts, les Onnontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans. Cependant, toute défiance n'est pas disparue, et plusieurs croient que ces négociations n'ont pas d'autre but que d'inspirer une sécurité dont d'autres Iroquois profiteront pour surprendre la population.

Mais viennent tout de suite des preuves à l'effet que cette opinion était erronée. En effet, les pourparlers des Sinèkes et des Français posent en 1661, pour la nation iroquoise, une situation identique à celle de 1653. Les Agniers vont tout faire pour les empêcher, les réduire à néant. Marie de l'Incarnation dira que « les Agniers ont fait des présents à celui qui conduisait le Père (c'est-à-dire au chef goyogouin), afin de le tuer en chemin, ce que lui ni aucun de sa suite n'a voulu faire ». Elle ne donne pas d'autres détails. Mais Ondessonk lui-même racontera un incident révélateur dans la première lettre qu'il écrira d'Onnontaaé : le lendemain de son départ de Montréal, soit le 22 juillet, lui et les ambassadeurs rencontrent un canot agnier « qui nous attendait à l'affût ». A leur manière brutale, les Agniers attaquent l'une des embarcations. Les occupants poussent des clameurs. Alors, tous descendent sur la rive pour parlementer. Tout d'abord, les Agniers acceptent des cadeaux pour laisser passer le convoi, puis ils les rapportent et promettent de ne pas renouveler l'attaque.

La réflexion a porté du fruit. Trois jours plus tard, les voyageurs rencontrent vingt-quatre guerriers onneyouts en trois canots. Ceux-ci s'étaient rapprochés, la nuit, et, au matin, ils se précipitent les armes à la main. Tout de suite, ils reconnaissent leur méprise, mais, dit Ondessonk, « les plus effrontés me vinrent entourer, armés de haches et de couteaux, qu'ils me présentaient à la gorge pour m'en percer ». Ce fait indiquerait que les Onneyouts, pas plus que les Agniers, ne sont favorables à l'arrivée du missionnaire. Peut-être sont-ils des jeunes gens un peu trop hardis et irréfléchis. Les Goyogouins présentent alors deux présents pour sauver la vie de leur compagnon et pour les détourner de la Nouvelle-France où ils se rendaient peut-être. L'accord se fait, mais la nuit suivante, le chef rapporte les présents tout en affirmant que la bande ne manquera pas à ses paroles. Au lac Ontario, nouvelle rencontre de trois canots d'Onneyouts. Ceux-ci s'en vont en guerre contre les Outaouais et disent aux Goyogouins que les Andastes ont récemment tué trois de leurs compatriotes. Enfin, un peu plus loin, les ambassadeurs passent la nuit avec huit à dix Onnontagués, qui se dirigeraient vers Montréal. Outreouati, leur chef, a été autrefois le prisonnier de Maisonneuve, et il veut se venger de cet affront. Heureusement, ces guerriers changent vite de sentiment; ils « m'environnèrent, dit le père, de grandes chaudières pleines de sagamité de toutes façons ».

Deux de ces faits illustrent bien, le dernier surtout, le peu de discipline que les anciens exerçaient sur les jeunes guerriers. Car pendant que des groupes veulent porter la guerre en Nouvelle-France, des délégués officiels attendaient officiellement Ondessonk et l'ambassade à deux lieues de la capitale. Garakonthié est là. C'est, dit le père Lemoine, « celui chez qui nos Pères et moi avons pris logis toutes les fois que nous sommes venus en ce pays-ci. C'est un esprit bien fait, d'un bon naturel, qui aime les Français, et qui en a ramassé jusqu'à vingt dans son bourg; les tirant, les uns des feux des Agniers, les autres de la captivité; de sorte qu'ils le regardent comme leur père, leur Protecteur, et l'asile unique qu'ils ont dans cette barbarie. C'est lui donc qui a entrepris la délivrance de tous ces pauvres captifs français, et qui ménage la paix entre sa Nation et la nôtre. Et c'est pour cela qu'il est venu deux lieues au-devant de moi, accompagné de quatre ou cinq autres des anciens, honneur qu'ils n'ont jamais coutume de rendre aux autres ambassadeurs, au-devant desquels ils se contentent d'aller un petit demi-quart de lieue hors du bourg ».

L'entrée dans la capitale s'accompagne également de marques de curiosité, d'estime et d'enthousiasme. Les Onnontagués bordent la route, ils nettoient le sentier, ils apportent des fruits, crient des mots d'amitié, poussent des acclamations; aussitôt que le cortège les a dépassés, ils courent pour aller se poster de nouveau à l'avant. « Ainsi, dit Ondessonk, je marche gravement entre deux haies de peuples, qui me donnent mille bénédictions, et qui me chargent de toutes sortes de fruits, de citrouilles, de mûres, de pains, de fraises et autres. Je faisais mon cri d'ambassadeur en marchant, et me voyant proche du bourg, qui ne me paraissait presque point, tant les pieux, les cabanes et les arbres étaient couverts de monde, je m'arrête avant que de faire le premier pas qui me devait donner entrée dans le bourg; puis ayant fait en deux mots mes remerciements de ce bon accueil, je poursuis mon chemin et mon cri ». En politique avisé, Garakonthié, qui est heureux de l'accueil que son peuple fait au missionnaire, prend soin de ne pas exciter la jalousie des autres chefs. Il le conduit d'abord dans leurs cabanes pour qu'ils aient « part à cette nouvelle paix », et leur offrir l'honneur de le loger et leur enlever tout sujet d'envie.

La *Relation* contient ainsi nombre de détails, saisis sur le vif, de la diplomatie, de la politique et des mœurs iroquoises. La position de Garakonthié, comme grand chef de sa tribu et surtout des Sinèkes, y apparaît d'une façon vive. Mais dans cette démocratie, il apparaît comme un habile homme politique moderne.

C'est lui qui, en fin de compte, reçoit le missionnaire dans la hutte qu'il habite. Une chapelle est vite installée. Français captifs, catholiques s'y rassemblent, s'entretiennent des événements des dernières années, la messe se célèbre. On se croirait revenu aux meilleures années de l'entente entre Sinèkes et Français.

Le grand conseil a lieu le douze du mois d'août, dans la cabane où le père est logé et « qui est une des plus vastes du bourg ». « Le son d'une cloche » convoque les sachems et les crieurs passent par les rues de la capitale en poussant le cri approprié. Des représentants de quatre tribus sont maintenant présents. C'est le père qui parlera et l'assemblée l'écouterait attentivement. Mais auparavant, il prononce une prière à laquelle répondent les Français. Il se servira de la langue iroquoise et de la langue huronne qu'il manie bien et que ses auditeurs comprennent.

Le résumé de la harangue est net. Les Goyogouins ont déclaré qu'ils étaient chargés de faire la paix entre les Onnontagués et le gouverneur du Canada. Les premiers répondent que c'est exact. Alors, la paix est faite et le premier présent la confirme. Les Goyogouins ont dit ensuite que si les Français libéraient leurs prisonniers goyogouins, les Onnontagués libèreraient leurs captifs français. Comme ce rapport s'avère exact, un second présent confirme l'entente. Enfin, les ambassadeurs ont proposé que les deux parties ensevelissent profondément les ossements de leurs morts tués durant la dernière guerre et oublient leurs ressentiments réciproques. Les Français le veulent bien et le troisième présent confirme une amitié générale.

S'adressant ensuite aux délégués des Tsonnontouans qui sont dans la capitale et l'écoutent, Ondessonk continue : les Goyogouins ont dit « que tu voulais aller en ambassade vers Onnonthio, pour lui demander de ses neveux, qui aillent prendre logis chez toi, en signe de parfaite réconciliation ». Les délégués répondent que cette proposition est exacte; alors le missionnaire leur donne un présent pour symboliser l'accord des Français.

Des Agniers sont aussi présents dans la capitale. Mais eux, ils ne sont pas venus pour négocier la paix. Leur politique à l'égard de la Nouvelle-France ne s'est pas modifiée. Comme aux anciens jours, ils sont irréconciliables. « Pour l'Agnier, dit le missionnaire, il veut toujours faire le méchant et le superbe; je ne lui parle pas publiquement, puisqu'il parle en cachette, et qu'il fait des présents sous terre, pour me faire tuer; mais il trouve à qui parler ». Ce dernier détail en dit long sur la division qui existe encore actuellement entre les Sinèkes et les Agniers : les premiers négocient avec la France, ils ont exigé que le missionnaire vienne dans la capitale, ils le reçoivent, mais les seconds offrent des présents à des affidés pour le faire tuer. Leurs interlocuteurs refusent. Dans cette réunion, Tsonnontouans, Goyogouins, Onnontagués s'opposent donc à la tribu qui vit tout près des Hollandais, subit lourdement leur influence, et joue leur jeu. Tout comme durant la période qui va de 1653 à 1658. Cette fois, les Onneyouts ne sont pas présents, ou s'ils le sont, leur présence n'est pas signalée : ordinairement, ils suivent les tribus de l'ouest.

Enfin, le père Lemoine expose quelques points de la doctrine catholique : le Paradis, l'Enfer, il parle de Notre-Seigneur et autres sujets connexes.

Quelques jours plus tard, les Iroquois donnent leur réponse. Elle n'est pas telle que la désire le missionnaire. Il faut se souvenir que les Agniers restent en guerre avec la Nouvelle-France et qu'il se produira probablement des malentendus; qu'ils sont opposés à une réconciliation entre les Français et les Sinèkes et seront de nouveau habiles à susciter des incidents pour brouiller ces bonnes relations; et qu'enfin, en arrêtant souvent, avant 1660, des Iroquois qui entraînent dans leurs forts, les Français ont soulevé une certaine défiance. Alors, les Sinèkes libèreront immédiatement sept captifs français qui appartiennent aux Onnontagués et deux qui appartiennent aux Goyogouins, soit neuf en tout. La délivrance des autres n'est que retardée, elle est remise au printemps. Non seulement ils demeureront dans la capitale pendant l'hiver, mais Ondessonk demeurera avec eux. Pourquoi ? Parce « qu'on jugeait leur demeure encore nécessaire, pour des raisons d'Etat ». C'est Garakonhié qui se rendra immédiatement à Montréal pour expliquer les choses. Il prépare actuellement une ambassade à laquelle se joindront les Tsonnontouans. Ils partiront dans une douzaine de jours.

Ondessonk proteste contre ces arrangements et rappelle les promesses qui lui ont été faites. Rien à faire. La menace est également inutile. Peut-être se rappelle-t-il à ce moment qu'avant d'atteindre Onnontagé, lui et son escorte ont rencontré un petit groupe de guerriers onnontagués, conduits par Outreouati, qui se dirigeait vers Montréal pour se venger de ses heures de captivité. Si ce parti exécute son dessein, les ambassadeurs iroquois ne seraient pas en sécurité en Nouvelle-France, à moins que des otages français en Iroquoisie ne répondent de leur vie. Garakonhié n'a pas rallié tout son peuple autour de sa politique et les Agniers intriguent en sous-main.

Et, de fait, pendant ce temps, la guerre continue au Canada. De petits partis harcèlent sans fin Montréal et les Trois-Rivières. Le 14 août, par exemple, Jean Richard est tué par les Iroquois à la pointe Saint-Charles. Il avait à peine vingt-neuf ans, il était l'héritier de Jean Valets, l'un des héros du Long-Sault. Le 24 août a lieu aux Trois-Rivières l'inhumation d'Elie Hautin, âgé de trente ans, qui a été abattu dans son champ. Puis le 29 août, à Ville-Marie, les moissons attendent la faux. M. Jacques Lemaître, un Sulpicien de quarante ans à peine, a dit la messe, le matin. Il se rend à la ferme Saint-Gabriel. Une quinzaine d'ouvriers s'en vont aux champs et il les accompagne pour faire le guet. Sur les lieux, quelques signes indiquent la présence

d'Iroquois dans les alentours. Malgré tout, les colons déposent leurs armes ici et là, au hasard; ils se dispersent pour faner du blé mouillé. M. Lemaître n'est pas rassuré. Il s'avance, il examine les buissons. Soudain, il aperçoit des Iroquois qui se préparent à l'attaque. Ainsi découverts, ceux-ci se lèvent d'un bond, poussent leur cri de guerre et courent vers les Français. Voyant ses compagnons en danger, pour leur permettre de retrouver leurs armes et de se mettre en état de défense, M. Lemaître se sacrifie instantanément : il se pose devant l'ennemi avec un coutelas qu'il porte et dont il se sert à la façon d'un espadon; il crie aux siens de fuir. Bientôt l'ennemi l'abat à coups de mousquet. Les habitants ont eu le temps de se ressaisir, ils retraitent en bon ordre. L'un d'eux perdra la vie et il se peut qu'un troisième soit fait prisonnier. Solide, construite pour repousser des attaques pareilles, la ferme Saint-Gabriel s'oppose au parti ennemi qui doit bientôt s'éloigner.

Mais parmi ces Iroquois, au nombre de cinquante à soixante, se trouvait le petit groupe d'Onnontagués qu'Ondessonk avait rencontré, et c'est leur chef, Outreouati, qui a tué M. Lemaître. Ses compatriotes lui reprocheront ce crime car la victime, économe des Sulpiciens, les traitait toujours avec une grande largesse lorsqu'ils venaient à Montréal.

Enfin, une macabre mascarade met fin à cet engagement. Les guerriers coupent la tête de Gabriel Rié et de M. Lemaître. L'un d'eux endosse la soutane, puis la chemise en guise de surplis, se promène non loin du fort, narguant la population avec insolence.

D'après les promesses nettes des Goyogouins, le père Lemoine devait être de retour avec les prisonniers français au bout de quarante jours, soit vers le 1er septembre. L'échauffourée précédente inspire les plus profondes inquiétudes, car elle a eu lieu le 29 août. La date indiquée se présente et passe, les jours s'écoulent, personne ne vient. Naturellement, bien des Français tirent de ces événements des conclusions hâtives : les Goyogouins n'avaient qu'un dessein, libérer leurs prisonniers; les Sinèkes, au lieu de vraiment désirer la paix, ont joué la comédie, et maintenant ils se rangent résolument du côté des Agniers dans le camp de la guerre. Ondessonk et les prisonniers français ne reviendront jamais, ils seront torturés, mis à mort. Le 28 septembre, un autre Montréalais, François Bertrand, sieur de la Frémillerie, natif de Thouars, poitevin, âgé de vingt-trois ans, l'un des soldats de Montréal, est à son tour tué. La consternation règne.

Ce ne sont pas les nouvelles qui viennent de Québec qui peuvent donner de l'optimisme. Le 31 août, M. Dubois d'Avaugour, le nouveau gouverneur, était arrivé à Québec. Le 1er septembre, il entreprend un premier voyage d'exploration qui le conduira aux Trois-Rivières et à Montréal. Son prédécesseur reste en fonction jusqu'à son départ le 29 septembre. M. d'Argenson avait demandé son rappel pour la raison principale qu'on le laissait dans l'impuissance vis-à-vis des Iroquois, que ses demandes urgentes n'étaient pas accordées. Marie de l'Incarnation parle de lui dans une lettre du mois d'octobre : « . . . Je vous dirai en confiance qu'il a eu à souffrir en ce pays, dont il a été chargé sans avoir pu avoir du secours de la France, si bien que l'impuissance où il s'est vu de résister aux Iroquois, ne voulant pas dégarnir la garnison de Québec, de crainte que par quelque surprise les ennemis ne viennent s'emparer du fort, lui a donné du chagrin. L'impuissance néanmoins où il s'est vu de secourir le pays, le défaut de personnes de conseil . . . l'ont porté à se procurer la paix par la retraite ». D'ailleurs, tout de suite après avoir visité les postes, M. d'Avaugour est aussi indigné que son prédécesseur. « Il est venu rejoindre M. d'Argenson, à qui il a dit tout haut que si l'on ne lui envoyait l'année prochaine les troupes qu'on lui avait promises, il s'en retournerait sans attendre qu'on le rappelât, qu'il le priait d'en donner avis à Sa Majesté; et qu'à son égard il s'étonnait comme il avait pu garder le pays, et subsister dans son gouvernement avec si peu de forces ». Les *Relations* conçoivent des espérances à l'arrivée de M. d'Avaugour qui doit mettre fin à la situation horrible de la colonie. Mais celui-ci n'en a guère. Il demande instamment au roi les secours nécessaires, car le Canada est un empire immense qui s'offre à la France. Il lui envoie Pierre Boucher qui fournira de première main tous les renseignements voulus.

Et la question cruciale se pose : la Nouvelle-France était-elle même assez puissante pour profiter de l'amitié de Garakonhié et des bonnes dispositions des Sinèkes, telles que manifestées par les ambassadeurs goyogouins au cours de l'été ? Pour lier solidement cette alliance, elle devait faire face aux Agniers déchaînés et aux Hollandais qui les inspiraient; aux Agniers, qui pouvaient intriguer chez les quatre autres tribus et tâchaient de brouiller les négociations. Leurs sept cents guerriers déchiraient à eux seuls toute la Nouvelle-France.

Car malgré les soupçons des Français, Garakonhié est en route. Diverses circonstances inconnues ont retardé son départ. C'est vers

la mi-septembre, pendant que M. d'Avagour circule sur le fleuve, qu'il a quitté la capitale, avec des ambassadeurs tsonnontouans et neuf autres Français, tel que promis à Ondessonk. Mais ils sont à peine en route, dans l'allégresse, qu'ils rencontrent la bande qui a tué M. Lemaître et qui revient avec ses dépouilles. Outreouati exhibe la soutane qu'il remporte comme un trophée. Ses compagnons agitent deux scalps.

L'affaire est d'une gravité exceptionnelle, car Outreouati est l'un des principaux capitaines des Onnontagués. Il est évidemment un rival de Garakonhié et compte des partisans dans la tribu. Alors, tout de suite, les délégués tsonnontouans pensent à se défilier. Ils redoutent Montréal, et n'osant révéler leurs craintes, ils simulent la maladie : « C'eût été plaisir à nos Français, de voir ces tristes contrefaits, si eux-mêmes n'eussent pas été saisis d'une véritable tristesse . . . »⁽³⁾ Et ils retournent en leur pays.

Mais non pas Garakonhié qui manifeste en cette occasion sa sagesse et sa fermeté. Il ne songe même pas à aller contrecarrer dans la capitale l'influence d'Outreouati. « Néanmoins Garaconhié, Chef de l'Ambassade, se résolut de passer outre, s'assurant bien que les Français, qui restaient à Onnontaghé avec le Père Le Moine, lui étaient une assez bonne caution pour mettre sa vie en sureté, vu même qu'il allait mettre en liberté neuf français ».⁽⁴⁾ Une telle hardiesse reconforte ces derniers qui avaient pensé un moment que l'on se jouait d'eux et que leur vie était de nouveau menacée de même que celle du père Lemoine.

Le petit groupe poursuit sa route. Mais un second événement, aussi grave que le premier, l'arrête non longtemps après. Cette fois, c'est un parti de guerriers onneyouts qui se rend à la petite guerre en Nouvelle-France. Et cette rencontre nous montre dans quel milieu difficile Garakonhié exerçait son action. Il utilise de nouveau ses talents diplomatiques « jugeant bien que la paix qu'il allait porter aux Français ne serait pas bien reçue, si elle était mêlée de sang par cette nouvelle guerre ».⁽⁵⁾ Il offre donc présents sur présents pour détourner sur d'autres victimes la hache des guerriers. Il réussit à la fin et l'ambassade continue sa route.

(3) *Relations des Jésuites*, 1661, p. 37.

(4) *Relations des Jésuites*, 1661, p. 37.

(5) *Ibidem*.

Oh, c'était un grand Indien, un grand Iroquois, un grand chef, et déjà sans doute, touché par la grâce, que ce Garakonhié qui se présente le 5 octobre devant les portes de Ville-Marie. Il excite l'une des scènes les plus dramatiques de la tragédie qui enveloppait tout un peuple. On reçoit ces gens « comme des morts ressuscités ». L'événement était maintenant si inespéré, si imprévu qu'on en perd la tête d'allégresse. Ce ne sont qu'accolades, larmes de joie, remerciements éperdus à l'église, réjouissances communes. Et les prisonniers libérés racontent leur aventure stupéfiante. Au milieu de cette guerre qui terrifie la population, eux, ils vivaient en plein milieu de la capitale iroquoise, dans le repos absolu; ils n'en finissent pas d'énumérer les bons traitements qu'ils ont reçus. « Ils racontaient avec plaisir toutes les caresses qu'on leur faisait, tous les festins auxquels ils étaient invités, la joie qu'on prenait à les voir, et la charité qu'on exerçait sur eux, pour les bien habiller, les bien loger et leur fournir toutes sortes de commodités, dont la vie sauvage est capable ». ⁽⁶⁾ Tous les jours, ils s'assemblaient dans une cabane transformée en chapelle, ils s'exhortaient les uns les autres à la piété; ils récitaient des prières en commun; ils chantaient aussi des cantiques, « et tout cela, dans un silence et dans un repos aussi grand que s'ils eussent été au milieu de Québec ». Les Hurons se joignaient à eux.

Enfin, le dimanche, Garakonhié offrait un bon repas à la colonie chrétienne, afin de bien marquer le jour du Seigneur. Ses compatriotes l'appelaient le « Père des Français ».

Après le délire du premier moment, viennent les réflexions plus sérieuses, et surtout le grand conseil où Garakonhié offre les treize présents qu'il porte. Il libère officiellement tout de suite ses « neveux » français, c'est-à-dire les prisonniers qu'il ramène. Au printemps prochain, il reviendra avec les dix autres qui vivent encore à Onnontaté et avec une ambassade d'Onnontagués et de Tsonnontouans « pour lier tous ensemble avec nous une ferme paix. » ⁽⁷⁾; ils laisseront « à part l'agnieronnon, qui veut la guerre absolument, résolu de vaincre ou de périr ». Au premier abord, il range ainsi nettement les Onnontagués et les Tsonnontouans dans la classe des tribus qui veulent la paix, qui s'opposent à la guerre. La distinction est même brutale. Et tout de suite après, il y ajoute celle des Goyougouins. Il présente en

⁽⁶⁾ Ibidem.

⁽⁷⁾ Ibid., p. 38.

effet aux Français « les clefs de son bourg, et de ceux d'oïoguen (Goyogouins) et de Sonnontouan, afin d'y entrer avec toute assurance, pour y publier la Foi et pour y redresser les mesures des Eglises, que les malheurs du temps ont ruinées ».⁽⁸⁾ Quand on se représente que les Tsonnontouans formaient la tribu la plus nombreuse et les Onnontagués la tribu la plus politique, on voit de quelle importance était l'offre d'un traité de paix pareil. Il ne sera pas question des Onneyouts qui, rapprochés des Agniers, subissaient en ce moment leur influence et celle des Hollandais.

Enfin, par ses autres présents, Garakonthié « invite les Français à venir demeurer chez lui en bon nombre, pour ne faire plus qu'un peuple de Français et d'Iroquois; et pour ne faire régner qu'une Religion sur l'Ontario et sur notre grand fleuve, et pour réunir, par une alliance véritable, la France avec l'Amérique ».⁽⁹⁾

Que Garakonthié soit en général pro-français, pro-catholique, qu'il ait des idées très précises et très larges sur l'amitié qui doit régner entre l'Iroquoisie et la Nouvelle-France, le fait paraît indubitable aujourd'hui à ceux qui suivent les nombreuses et chaudes allocutions qu'il a prononcées dans les conseils. Lui, semble-t-il, avait fait son choix dès le début, car on n'atteint pas facilement à la chaleur de cœur et à un accent de sincérité qu'il montrait sans fin. Mais il ne pouvait rallier les tribus supérieures, les Sinèkes, à sa politique, sans des motifs graves. En 1653, c'était le projet d'obtenir pour elles une portion importante de la colonie huronne de l'Île d'Orléans; c'était la volonté de se soustraire aux exactions des Agniers arrogants; c'était aussi un désir d'ouvrir des relations commerciales avec la Nouvelle-France où les Iroquois supérieurs voulaient descendre rapidement, en canot, au lieu de se rendre à Albany en portant sur leur dos marchandises et fourrures; c'était encore le projet d'avoir des Français avec eux dans le cas où la guerre que ces tribus livraient aux Ériés deviendrait dangereuse et tournerait mal. En 1661, ils voulaient encore se soustraire aux péages imposés avec les Agniers, nouer des relations commerciales, et garder des Français pour leur aider dans leur guerre contre les Andastes, « sauvages belliqueux et redoutés ».

Les Andastes ! Une autre tribu iroquoise mentionnée pour la première fois au temps de Champlain. Elle ne fait pas plus partie

(8) Ibid., p. 38.

(9) Ibid., p. 38.

de la Confédération que les Neutres, les Eriés, les Hurons n'en faisaient partie. Elle est logée, autant qu'on peut le savoir, dans une seule grosse bourgade, au sud du pays des Sinèkes. Elle ne s'entend jamais longuement avec eux, et ce sont des guerres continuelles qui ne conduisent jamais à un résultat définitif. Mais évidemment, quand elle passe à l'attaque, les Sinèkes doivent tourner toutes leurs forces vers le sud et ainsi laisser la Nouvelle-France tranquille. Grâce aux renseignements donnés par les Hurons, Champlain avait constaté qu'il était ainsi possible de prendre les Iroquois entre deux feux : les Andastes au sud et les Français au nord. C'est cette manœuvre qu'il avait tentée dans l'attaque d'une bourgade iroquoise, mais les Andastes étaient arrivés trop tard au rendez-vous. Les Français l'ont-ils renouvelée plus tard, surtout quand les Iroquois les pressaient de près ? On ne trouve pas trace de négociations de ce genre dans l'histoire, malgré qu'une démarche pareille demeure probable. Toutefois, toute attaque des Andastes était utile à la Nouvelle-France et elle l'est dans le moment présent. Les documents hollandais nous en fournissent quelques preuves; nous en trouvons aussi dans les documents canadiens. Les *Relations* signalent que les Tsonnontouans « qui portent leurs castors aux Hollandais, avec bien de la peine, par des chemins longs et remplis de périls, à cause des Andastes qui leur dressent partout des embûches, et qui les obligent à faire à présent des caravanes de six cents hommes ensemble, quand ils vont en traite; ces peuples, dis-je, seront bien aise d'épargner toutes ces peines et d'éviter tous ces dangers, pouvant nous venir trouver en canot, et enrichir nos Français de leur chasse, qu'ils font au-dessus de Montréal : ils seront ravis de s'en pouvoir retourner d'ici par eau, chargés des marchandises qu'ils sont obligés d'aller chercher bien loin, et à pied, chez les Hollandais ».⁽¹⁰⁾ Révélation précieuse, car on voit ici les Andastes s'embusquer sur la grande piste qui traverse l'Iroquoisie de l'est à l'ouest, piste qui est devenue une grande route moderne; et là, piller au passage les Sinèkes portant sur leur dos, fourrures ou marchandises; tout comme les Iroquois, pour la même raison, se mettaient à l'affût sur le Saint-Laurent et l'Outaouais; et, faire du butin et s'enrichir de dépouilles, car il était facile de dresser des embuscades en pleine forêt.

(10) *Relations des Jésuites*, 1661, p. 40.

C'est quand on connaît ces détails que l'on constate que Garakonthié pouvait appuyer sa grande politique pro-française sur des fondements permanents et solides; comme les autres chefs de démocratie, il ne reçoit pas l'approbation de tous les siens; même en ce moment, on relève un groupe de dissidents. Mais on se dit qu'un gouverneur plus clairvoyant, plus pénétrant, doué de plus d'adresse, à la tête d'une Nouvelle-France un peu plus forte, aurait pu aisément encore attirer tout le commerce des Sinèkes à Ville-Marie; nouer une amitié durable, scinder la Confédération iroquoise en deux groupes, même en venir à une entente militaire qui aurait mis en péril les Agniers.

Car cette même *Relation* fait porter la responsabilité de la guerre, depuis le mois de janvier, sur les seuls Agniers, puisque cette tribu « a fait cette année, quasi tous les ravages dont nous avons été désolés. Ce sont les Agniers qui ont fait couler le feu et le sang aux environs de Kébec; ils ont fait une solitude à Tadoussac; ils ont infesté toute l'Isle d'Orléans . . . ; ils ont fait gémir les Trois-Rivières . . . ; ils ont ensuite poussé leurs victoires et leurs dégâts jusqu'à Montréal, et ont chargé les échafauds d'Agni d'un si grand nombre de captifs français, qu'il n'y en avait jamais tant paru. Et tout cela s'est fait en moins de quatre mois, par une bande ou deux de ces Iroquois inférieurs ». ⁽¹¹⁾ Dans un autre endroit, on affirme que les Onneyouts les imitent souvent. D'une façon générale « tout dépend d'une poignée d'Agniers . . . »

On peut donc dire que la Nouvelle-France subit à ce moment l'attaque d'environ mille guerriers. Si toute la Confédération attaquait, les trois postes ne survivraient pas. Aussi, il faut rendre grâces aux Andastes, à Garakonthié surtout, qui en retenant hors du combat les deux tiers des effectifs iroquois, comme il le fait plus ou moins heureusement depuis 1653, empêchent l'étouffement rapide de la Nouvelle-France.

On le comprend avec plus de netteté aujourd'hui. La question principale qui se posait était la suivante : Garakonthié, le grand tribun, réussira-t-il, par force, par diplomatie, par éloquence, à neutraliser plus longtemps les Iroquois supérieurs ? Dans quelle mesure obtiendra-t-il des succès ? Subira-t-il des revers ? Existerait-il des moyens de seconder sa politique auprès des siens, de l'assister dans ses

(11) *Relations des Jésuites*, 1661, p. 39.

efforts ? Car sa tâche est extrêmement difficile aussi longtemps que les Agniers, et les Hollandais par l'entremise de ces derniers, intriqueront à fond auprès des Sinèkes pour leur faire adopter une doctrine contraire. En plus de rallier continuellement les siens à ses idées, il devait faire face à cette difficulté énorme. Evidemment, le passé rassure assez peu les Français; Garakonthié n'a pas les pouvoirs d'un dictateur et il ne domine pas suffisamment les Sinèkes, pour prévenir tout acte de guerre. Et, selon les circonstances, son influence est plus ou moins profonde.

Les Français du temps ont du mal à saisir cette situation mouvante. La défiance générale envers les Iroquois pourrit leurs vues. Marie de l'Incarnation se fait l'écho de leurs soupçons, de leurs craintes. On appréhende que l'ambassade de Garakonthié dissimule un piège : Agniers et Sinèkes ne pourraient-ils être au fond d'accord ? Si la Nouvelle-France se reposait dans la sécurité, ils s'uniraient alors pour l'attaquer par surprise.

Comme il est cependant naturel, la méfiance enveloppe surtout les Agniers. D'ailleurs, les rapports à leur sujet sont exacts : « Ils ont fait des assemblées publiques, ou ils ont conclu et protesté de ne faire jamais de paix avec les Français ».

D'autre part, les captifs qui sont revenus racontent les faits et gestes de leurs compagnons qui sont encore prisonniers chez les Agniers ou chez les Onneyouts, ou qui ont été massacrés ou torturés. Ou bien, ils narrent leur aventure personnelle. L'une des plus émouvantes est celle du jeune François Hertel que les Agniers ont capturé aux Trois-Rivières dans le mois de juillet. Conduit dans l'un de leurs villages, il apprend soudain la présence du père Lemoine à Onnontaté et il lui écrit une lettre. Il a offert peu de résistance à l'ennemi, il ne voulait pas se faire tuer, craignant « de n'être pas en bon état ». Sa conscience le tourmentait et le tourmente encore, il voudrait se confesser. Ondessonk pourrait peut-être venir le libérer, le ramener avec lui. Il a eu des nouvelles des Trois-Rivières par un Français qui a été fait prisonnier le 1er août. Trois compatriotes partagent sa captivité. Il ajoute ces belles phrases : « Mon père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans un Calumet, pour amende honorable à la Majesté de Dieu, que j'ai offensé; l'autre a un pouce coupé. Mais ne le dites pas à ma pauvre Mère . . . Je vous prie, mon

Père, de dire une Messe pour moi. Je vous prie de faire mes baisements à ma pauvre Mère, et la consoler, s'il vous plaît ».⁽¹²⁾

Un Français des Trois-Rivières dresse un long récit des souffrances qu'il a subies. Il donne des nouvelles de Pierre Rencontre, que « vous connaissez bien : il est mort en saint ».⁽¹³⁾ Il parle de Louis Guimont « pris cet été. Il a été assommé à coups de bâtons et de verges de fer; on lui en a tellement donné, qu'il est mort sous les coups ». Les Agniers ont cédé « Monsieur Hébert » aux Onneyouts; il était blessé à l'épaule et aux bras. Il a été poignardé. Quand au « petit Antoine de la Meslée », il inspirait beaucoup de compassion. Les Agniers ont d'abord fait de lui leur valet, puis ils l'ont tué à la chasse. « Il y a bien d'autres Français encore captifs : je ne vous en écris rien, car ce ne serait jamais fait. Il en vient ici quasi tous les jours, et puis mes doigts me font grand mal ».⁽¹⁴⁾ Mais il écrit encore : « On dit que le Père le Moine est a Onnontaghé, pour faire la paix; il ne la fera jamais avec les Iroquois d'ici, car ils disent qu'ils n'en veulent point, et ils ne regardent les Français que comme des chiens; et néanmoins on ne croirait jamais combien peu ils sont, ils n'ont jamais été deux cents hommes ensemble dans le pays. Leurs trois bourgs n'ont point de palissade, si ce n'est par-ci par-là, des bâtons gros comme la jambe, au travers desquels on peut bien passer ». Evidemment, ce captif sous-estime la force militaire des Agniers. Puis il dit un mot au sujet des Européens qui habitent Orange ou Albany et qui ont tant d'influence sur eux : « Les Hollandais ne veulent plus nous délivrer, car il leur coûte trop cher : et au contraire, ils disent aux Iroquois qu'ils nous coupent bras et jambes, et nous tuent là ou ils nous trouvent, sans se charger de nous ».⁽¹⁵⁾

Le prisonnier qui a écrit cette lettre est l'un de ceux que Garakonthié vient de ramener. Ainsi s'accumulaient bien des connaissances sur l'Iroquoisie, ainsi s'écrivait l'histoire de ces colons français qui sait nous émouvoir au travers des siècles.

Garakonthié retourne à la fin chez lui sans que son ambassade ait pu aboutir à de grandes négociations sérieuses et suivies.

D'ailleurs, même en ce mois d'octobre, les événements néfastes continuent de se produire. Les *Relations*, Dollier de Casson en

(12) *Relations des Jésuites*, 1661, p. 34.

(13) *Ibid.*, 1661, p. 35.

(14) *Ibid.*, 1661, p. 36.

(15) *Ibidem.*

indiquent bien d'autres que ceux qui sont officiellement relatés. Les Agniers circulent dans la colonie comme en leur pays. Une nuit, une quinzaine d'entre eux se postent autour de la ferme de Sainte-Marie. Un Montréaliste célèbre, Lavigne, les aperçoit par une croisée au clair de lune. Il réveille ses compagnons, un plan s'élabore. Le lendemain, ils entourent leurs ennemis, les capturent et les conduisent au fort. Attendant une occasion propice qui ne se présentera pas, d'autres guerriers iroquois se mettront à l'affût jusque dans la cour de l'Hôtel-Dieu. Ils s'éloigneront sans qu'on les ait découverts.

Enfin, l'année se termine à Montréal par une action mémorable et douloureuse entre toutes. Elle se produit le 25 octobre et restera célèbre par le rang des personnes, par les supplices, par une atmosphère mystique qui baigne cette époque.

A cette date, il existe un îlot en face du poste, à quelque distance du rivage. Le 24 octobre, plusieurs Montréalistes s'y sont rendus pour extraire de la pierre et la transporter. Les Messieurs de Saint-Sulpice ont en effet besoin d'une résidence. Le lendemain, décision est prise d'y retourner. Toutefois, la prudence commanderait de s'abstenir : toujours présents dans la forêt, les Iroquois dressent en effet des embuscades autour des lieux où l'on a travaillé la veille, dans l'espérance que les mêmes ouvriers reviendront. Cette observation prouve jusqu'à quel point le fort était continuellement surveillé. En conséquence, Maisonneuve hésite à accorder la permission. Il la donne à contre-cœur. M. Guillaume Vignal, sulpicien, s'embarque aussitôt dans une chaloupe avec six Français. Pendant la traversée, ceux-ci croient apercevoir des canots le long du rivage. M. Vignal les rassure, il pense que ce sont simplement des originaux. Un jeune homme dont il faut à jamais retenir le nom, M. de Brigeac, le secrétaire du gouverneur, reçoit un peu en retard l'ordre d'escorter les maçons. Un peloton de soldats l'accompagne puisque le nombre des Français présents semble bien être de treize. Mais les autres peuvent avoir traversé subséquemment le chenal. Ceux-ci suivent les premiers à quelque distance.

La chaloupe aborde l'Ile-à-la-Pierre. Les ouvriers s'égaillent aussitôt ça et là, sans reconnaître le terrain. On ramasse de la pierre, on se dégourdit les jambes. M. Vignal s'éloigne. Soudain l'ennemi pousse son cri de guerre. Trente-cinq Onneyouts, mêlés à quelques Agniers, étaient en embuscade. L'attaque est si soudaine, si imprévue,

elle prend les colons tellement à l'improviste et au dépourvu, qu'ils ne songent qu'à fuir. C'est la panique, ils n'ont même pas apporté d'armes.

Dans le moment même, la seconde chaloupe touche le rivage. Brigeac met pied à terre, appelle les ouvriers, tente d'organiser la résistance. Personne ne l'écoute. Seul, il fait bientôt face à la bande ennemie. Bien armé, il a déjà son mousquet en joue. Pendant un moment, les Onneyouts sont indécis. Neuf Français profitent du répit pour embarquer et pousser au large. Les ennemis se concertent. Ils approchent et Brigeac tue leur capitaine. Un autre instant d'indécision les arrête. Brigeac a tiré son pistolet et les menace toujours. Quatre Français sont encore dans l'île. Alors, plusieurs coups d'arquebuse éclatent. Une balle brise le bras droit du jeune homme qui échappe son arme. Il se jette alors dans le fleuve, mais il est vite rattrapé, capturé. Les Onneyouts tirent à la cible sur les occupants de l'embarcation en fuite. Ils tuent Jean-Baptiste Moyen, Joseph Duchesne, un parent de Charles Le Moyne, Jacques Le Prestre. M. Vignal tente de fuir dans le canot de l'un des plus anciens Montréalais, René Cuillierier; ce faisant, il trempe dans l'eau le fusil de celui-ci qui devient inutile. Avant que l'esquif ait pu prendre le large, les ennemis tirent sur eux. Une balle traverse le corps de M. Vignal et les deux hommes sont capturés. Un colon du nom de Dufresne sera aussi fait prisonnier. Le *Journal des Jésuites* (p. 303) dit qu'en morts et blessés, l'engagement a coûté six hommes.

C'est grâce au sacrifice de Brigeac que l'escarmouche n'a pas tourné au désastre complet. De plus, il a tué un capitaine. Alors, il ne lui sera rien épargné. Tout de suite commence ce que l'on peut appeler son effroyable et long martyr. Les Onneyouts l'empoignent par les jambes et le traînent autour de l'île, la tête et les épaules se déchirant aux pierres. Ils le déposent dans le canot où sont les autres prisonniers. Gravement atteint, M. Vignal exprime sa peine au jeune homme : « Tout mon regret dans l'état où je suis, dit-il, est d'être la cause que vous soyez dans l'état où vous êtes, prenez courage et endurez pour Dieu ».⁽¹⁶⁾ Les Onneyouts abordent à la Prairie de la Madeleine, en face de Ville-Marie. Ils y construisent un fortin. Ils soignent les blessés iroquois et français. M. Vignal est hors de tout secours et ils le tuent au bout de deux jours, le 27 octobre. Ils placent

(16) Dollier de Casson, *Histoire du Mont-Réal*, p. 297, 298.

le cadavre sur un bûcher auquel ils mettent le feu. Ils lui enlèvent la chevelure, ils le dévorent. Mais Brigeac, ils le soignent avec tout leur art; c'est un homme en bonne santé qu'ils veulent pour le supplice.

Les Agniers quittent les lieux avec Dufresne qui leur est adjugé. Les Onneyouts s'éloignent de leur côté avec Brigeac et Cuillierier. Celui-ci devient une bête de somme. Il supporte en plus son compagnon, qui marche difficilement. Pendant huit jours, on avance vers l'Iroquoisie. Puis les deux bandes se rassemblent de nouveau, organisent des festins, des réjouissances avec le produit de leur chasse, se glorifient d'avoir vaincu des Français. Enfin, un Agnier et un Onneyout partent en courant pour annoncer dans les bourgades la venue des guerriers triomphants.

A leur arrivée dans l'unique village des Onneyouts, les deux prisonniers subissent la « salve », c'est-à-dire la bastonnade entre deux rangs d'hommes qui les frappent. Ils montent ensuite sur l'échafaud. Un Iroquois arrache les ongles à Cuillierier. Ils descendent, ils vont dans la cabane où se tient le conseil des sachems. Brigeac peut écrire au père Lemoine, toujours dans la capitale iroquoise, une lettre à tout jamais admirable entre toutes : « Nous sommes deux prisonniers de Montréal à Onneyout où on arriva le 1er dimanche de décembre : mon camarade a eu deux ongles arrachés; nous vous demandons de vous transporter jusqu'ici et faire votre possible, par présents, pour nous retirer auprès de vous; nous ne nous soucions plus de mourir; nous avons fait alliance entre nous pour faire et pour souffrir tout ce que nous pourrons pour la conversion de ceux qui nous tuent, et nous prions Dieu tous les jours pour leur salut; nous n'avons trouvé ici aucun Français, ce qui nous aurait grandement consolés ».

D'autres Onneyouts ont capturé un Algonquin. La tribu voudrait que ces prisonniers se maltraitent mutuellement. Les Français refusent d'infliger aucun mal à leur compagnon. Le conseil décide que les captifs mourront par le feu. Comme Brigeac a tué un capitaine, son supplice sera le plus atroce que l'on puisse imaginer. Il durera vingt-quatre heures. Il aura les ongles arrachés, les doigts brûlés. On lui coupera sur le corps des tranches de chair; il subira des bastonnades; on lui appliquera partout des tisons et des fers rougis. La *Relation* dira ce qui suit : « Il fut brûlé toute la nuit, depuis les pieds jusqu'à la ceinture; le lendemain, on continue encore à le brûler, après lui avoir cassé les doigts . . . ; *il ne poussa aucun cri de plainte.* » Enfin, un Iroquois l'achève d'un coup de couteau, lui arrache le cœur, le

mange. On lui coupe le nez, les lèvres, les joues, on boit son sang, on dévore même son corps après l'avoir fait bouillir. Ces experts en égalité d'âme dans les douleurs physiques, ils veulent tous s'assimiler quelque parcelle d'une chair qui a fait montre d'un si inexorable courage, d'une détermination et d'une intention qui n'ont pas subi de fléchissement. Comment ne pas évoquer un proche avenir ? C'est justement dans cette bourgade qu'un missionnaire capturé au fort Frontenac trouvera un asile de quelques années, au milieu d'une petite chrétienté, pendant le massacre de Lachine et la guerre qui s'ensuivra. Sous la protection de la sainte femme, Suzanne la sachemesse, il exercera son ministère et parlera même à Onnontaté devant les chefs rassemblés de la Confédération.

Quant au brave René Cuillerier, il s'en tira après une incroyable aventure. C'est la sœur même du capitaine que Brigeac avait tué, qui voulut l'adopter pour remplacer son frère dans la famille. Elle s'oppose au supplice. Un vieillard dit que cette demande est raisonnable et il l'appuie. Toutefois, sa captivité est dure. Dix-neuf mois plus tard, au cours d'une partie de chasse qui rassemble des Agniers et des Onneyouts, il prend la résolution de s'enfuir. Encore prisonnier chez les premiers, Dufresne refuse de se joindre à lui; mais deux de ses compagnons, captifs aussi dans la même tribu, acceptent de courir l'aventure. Les trois compagnons se concertent et bientôt ils s'échappent. Ils ont décidé de se rendre à Orange, aujourd'hui Albany. C'est la route la plus courte vers un poste de secours, mais pour l'atteindre, ils doivent franchir le territoire des Agniers, longer leurs bourgades; ils suivent probablement la piste iroquoise qui va d'Albany à Buffalo. Ils dorment tout le jour et ne marchent ou ne courent que la nuit; les vivres leur manquent et ils mangent de l'herbe. Un danger continuels les menace. Quatre ou cinq fois, ils sont poursuivis. Presque tous les guerriers de la seconde bourgade auront vent de leur passage, s'élanceront sur leurs traces et les serreront de près pendant un bon moment. Enfin, ils atteindront Fort Orange où ils se déclareront français. Le gouverneur les accueille bien, les habille, les nourrit, les envoie à New-York, dans une chaloupe. De cette ville, ils gagneront Boston, puis Québec. Enfin René Cuillerier retrouvera sa Ville-Marie dans l'Île, comme le devait ce héros au cœur énergique et indomptable.

Ainsi se clôt la première des années terribles de cette période. C'est maintenant que l'on peut mesurer la maladresse de ce gouver-

neur qui a laissé se détruire la colonie huronne de l'Île d'Orléans et qui a présidé au partage. Aujourd'hui, avec les Algonquins pratiquement détruits, les Hurons réduits à une pauvre bande misérable, aucun rideau protecteur de troupes indiennes amicales ne s'interpose plus entre l'Iroquoisie et la Nouvelle-France. Personne pour relever les traces des bandes qui approchent, pour les suivre, pour donner des avertissements. Car les Français eux-mêmes n'ont pas encore l'habitude invétérée de la forêt. Alors, les Iroquois peuvent s'infiltrer tout à leur aise jusque dans les alentours des postes; ils peuvent s'y placer à l'affût, personne ne viendra les déranger; ils sont en paix autour des défrichés et des palissades, attendant le moment propice. Alors, le résultat est désastreux et prend des dimensions énormes.

De nouveau, Marie de l'Incarnation se fait l'écho des lamentations générales : « Vous avez raison de dire que si nous sommes attaqués par ces barbares lorsqu'il n'y a plus de navires à notre port, il nous serait impossible de nous sauver. Et où fuirait-on ? dans les bois ? où l'on se perdrait, et dont les sauvages savent les retraites ». Elle trouve des raisons d'espérer parce qu'il y a des maisons de pierre à Québec; elles peuvent se défendre mais leur toit est de bois. Puis les Iroquois ne peuvent pas longtemps s'attarder à un siège car ils n'ont jamais beaucoup de provisions. « Enfin, j'espère que la bonté de Dieu nous fera la grâce de mourir à son service en ce pays ». Toutefois, elle croit que la France prépare des secours prochains : « M. notre Gouverneur ayant interrogé un de nos Français sur tout ce qu'il avait vu dans sa captivité, a appris qu'il n'était pas bien difficile d'aller détruire les Agniers par ce côté ici; c'est ce qui l'a obligé d'écrire au roi, aux reines, et aux seigneurs de la cour d'envoyer le secours directement à Québec, et de changer le premier dessein qui était d'aller attaquer ces barbares par le côté des Hollandais ». Cette phrase indique des négociations entre la France et la Hollande pour qu'une expédition française passe par New-York, l'Hudson et Albany afin d'attaquer l'Iroquoisie qui commence à quelques milles de ce dernier poste. Il en sera question à plusieurs reprises. De petits navires auraient pu se rendre par eau jusqu'au seuil du pays ennemi. Le projet était nettement chimérique. En effet, les Hollandais n'avaient aucun motif de favoriser cette expédition qui aurait détruit ou affaibli leurs grands pourvoyeurs de fourrures. L'entreprise sérieuse aurait été de mettre la main sur toutes cette région, comme les Anglais le feront un peu plus tard, et comme les autorités canadiennes le proposent

depuis des années sans nombre. Il sera aussi question en ce temps d'un passage au travers des colonies anglaises.

Naturellement, les Hollandais sont bien au courant de ce que font les Agniers. On trouve en effet ce passage dans l'une de leurs lettres qui touchent de près aux affaires canadiennes : « Les prisonniers français que les Agniers ramènent chaque année après les avoir capturés auprès des forts de la Nouvelle-France, et pour lesquels nos compatriotes versent parfois des rançons, déclarent unanimement que si les Français ne reçoivent aucune assistance de France en soldats, ils seront obligés de quitter le pays; que le Gracieux Seigneur nous accorde que les Agniers ne commencent pas avec nous après qu'ils auront détruit les Français et en auront fini avec eux ».

A l'automne, on s'occupe aussi activement et à fond d'obtenir cette assistance de la France. Le *Journal des Jésuites* dit que Pierre Boucher a quitté le pays le 22 octobre en compagnie de M. de Queyulus et autres. Après une année pareille, qui a vu la mort de deux Sulpiciens, du secrétaire de Maisonneuve, une attaque générale des Agniers, la capture et la mort de tant de colons, le gouverneur lui a donné les instructions requises et il a écrit les dépêches qui s'imposaient. Bien des influences s'exercent auprès du roi pour lui faire comprendre la grandeur de la colonie et l'urgence de la sauver tout de suite.

La besogne était d'autant plus urgente que l'absence de Garakonthié, à l'automne, a produit des effets néfastes pour la politique qu'il prône. A son retour, dit Charlevoix, « il fut assez surpris de trouver une partie de sa Nation dans des dispositions différentes de celles, où il les avait laissées . . . Tous les esprits n'étaient pas également portés à la paix ». Il s'aperçoit que l'on se met en garde contre lui et qu'il court le risque d'être désavoué. Le rapprochement avec la Nouvelle-France est à la baisse. Mais Garakonthié « avait un excellent naturel, beaucoup de douceur, un génie supérieur, et beaucoup de droiture; ses belles actions à la guerre, et sa dextérité à manier les esprits dans les conseils, lui avaient acquis un grand crédit dans sa Nation ». Alors, il ne se décourage pas, il se remet à l'œuvre, même si la Nouvelle-France a accepté ses propositions avec trop de mollesse, d'incertitude, pour lui être un encouragement. Tout reste en l'air : pas d'envoyé spécial pour poursuivre activement les négociations, s'occuper activement et immédiatement des questions de commerce et autres, pour offrir des présents ou amorcer d'autres tactiques qui s'imposaient dans les circonstances. L'affaire ne se noue pas solidement.

Les principales raisons de ce revirement sont à peu près sûrement la fin de la guerre des Andastes qui aurait eu lieu à la fin de l'année 1661; la grande piste de l'Iroquoisie devenant plus sûre, les trois tribus de l'Ouest peuvent se rendre plus facilement à Orange et tiennent moins à l'échanger pour Montréal. D'après diverses notes dans les documents hollandais, les Agniers auraient contribué à cette pacification. Ce sont ensuite les intrigues des Agniers, à n'en pas douter, c'est-à-dire des Agniers et des Hollandais qui tiennent à fond au *statu quo*, et pas plus aujourd'hui qu'hier, ne veulent que les pelleteries des Sinèkes ne prennent la route de la Nouvelle-France. L'eau-de-vie, enfin, joue un rôle important dans cette affaire. Les Iroquois de l'Ouest « en apportent de la Nouvelle-Hollande en telle quantité, qu'il s'en tient cabaret à Onnontaghé ». A partir de ce moment, les boissons enivrantes assumeront une part phénoménale en Iroquoisie : elles serviront à empêcher le succès des missions, à attirer vers Orange les pelleteries des Indiens du Canada, et enfin à des tentatives d'alliance avec ces mêmes Sauvages. Et l'on voit tout de suite de quelle façon elle va compliquer toute la politique canadienne et poser d'une façon différente une question déjà difficile à régler et qui donne lieu à bien des éclats.

Déjà Ondessonk, comme ses nombreux successeurs, après 1667, souffrira profondément des crises d'ivrognerie des Iroquois qui reviennent d'Orange avec des petits barils d'eau-de-vie. Au temps où M. de Brigeac subissait la torture chez les Onneyouts, le père Lemoine court un danger quand un jeune guerrier veut briser un crucifix et que le missionnaire le défend. Les notables le sauvent au moment où une hache menaçait sa tête et attribuent la responsabilité à la boisson. Mais l'atmosphère n'est pas rassurante, puisque les *Relations* diront ce qui suit : « Les Iroquois d'Oïoguen (les Goyogouins), qui sont les moins cruels, et qui nous ont paru les plus affectionnés . . . furent touchés de compassion sur les misères du Père, et pour le tirer de danger, ils l'invitèrent à aller chez eux pendant que ce désordre se passerait ». Durant un séjour de quelques semaines, il trouvera là une bonne réception. Il s'occupera des âmes. Il reconstruira l'église des Hurons établis ici depuis la dispersion de leur nation, soit une douzaine d'années, et qui tâchent de conserver leur foi. On apprend aussi un fait nouveau : un chirurgien dont on tait le nom est à ce moment en Iroquoisie. Il accompagne le père et rend des services de premier

ordre en soignant les victimes d'une épidémie qui règne dans la bourgade. Il contribue au succès du missionnaire.

Quand Ondessonk revient dans la capitale, au bout d'un mois, Garakonthié est de retour, lui aussi, et peut le protéger efficacement. Il reprend son œuvre : « Ce libéral sauvage, protecteur des Français, ne cessait de se louer des présents qu'on lui avait faits, entr'autres d'un beau collier de porcelaine travaillé par les mains des Mères Ursulines, avec des gentillesses et des ornements qui agrément et qui ravissent ces peuples »; il symbolise le désir qu'ont les religieuses de recevoir de petites Iroquoises pour les éduquer, et des malades pour les soigner.

Toutefois un autre passage des *Relations* indique que le danger fut grave, mais il l'exagère comme on s'en rend bien compte par les lettres du père Lemoine lui-même.

Toutefois, le retour de Garakonthié ne produit pas un revirement immédiat. Il protège efficacement le missionnaire et les prisonniers français. Mais il ne réussit pas à rétablir tout de suite son emprise sur les Iroquois supérieurs, sur les Onnontagués en particulier. Les détails manquent. Mais les intrigues des Agniers et l'eau-de-vie aboutissent au départ d'un détachement de deux cents guerriers contre Montréal. Garakonthié est-il revenu quand s'organise et part cette bande ? Ou bien s'est-elle formée parmi les chasseurs qui envahissaient le sud-est de l'Ontario à la fin de l'automne et pendant l'hiver ? Quoiqu'il en soit, le 6 février 1662, elle rôde dans les alentours de Ville-Marie. Des colons se rendent au travail dans la forêt. Soudain ils doivent faire face à l'attaque de ces Iroquois. L'alarme est tout de suite donnée au fort. Afin de faciliter leur retraite, le major Lambert Closse se met à la tête de vingt-six hommes et vient à la rescousse. Pour dérober son petit groupe à la vue de l'ennemi, il passe par la lisière du bois. Bientôt il se découvre engagé entre deux pelotons ennemis. Bien secondé par sa troupe, il combat pendant plusieurs heures. Comme à l'ordinaire, il conserve sa présence d'esprit, beaucoup de sang-froid et guide habilement ses hommes. D'ailleurs, il est lui-même « extrêmement bon pistoler ». L'un de ses serviteurs, Pigeon, un tout petit homme, le suit, lui recharge ses armes et l'assiste. Mais l'autre, un Flamand, n'a pas autant de courage. Il l'abandonne et c'est ainsi qu'à un moment critique. Closse n'a pas d'arme chargée pour se défendre. Il est tué, comme dira Dollier de Casson, « par la lâcheté d'un Flamand qui était son domestique, lequel l'abandonna, ce qui donna beaucoup de cœur aux ennemis qui le tuèrent lui quatrième ». Cette

mort met fin à l'engagement. On dit qu'elle fut perdue. Mais l'expression n'était certainement pas juste. Elle avait coûté quatre morts aux Français : Lambert Closse, Simon Le Roy, Jean Lecompte, de la ville d'Orléans, âgé de trente-et-un ans, et Louis Buisson. Ces victimes seront inhumées le jour suivant. Durant la même action, huit Français sont capturés.

Voici un récit de la bataille que nous donnent les *Relations*. Closse « était un homme dont la piété ne cédaient en rien à la vaillance, et qui avait une présence d'esprit tout à fait rare dans la chaleur des combats; il a tenu ferme à la tête de vingt-six hommes seulement, contre deux cents Onnontagheronnons, combattant depuis le matin jusqu'à trois heures après-midi, quoique la partie fut si peu égale : il leur a souvent fait lâcher prise : souvent il les a dépossédés de postes avantageux, et même de redoutes dont ils s'étaient emparés, et a justement mérité la louange d'avoir sauvé Montréal et par son bras, et par sa réputation : de sorte qu'on a jugé à propos de tenir sa mort cachée aux ennemis, de peur qu'ils n'en tirassent de l'avantage ? Nous devons cet éloge à sa mémoire, puisque Montréal lui doit la vie ». Marie de l'Incarnation dira que Closse est « un des vaillants hommes qui aient été en ce pays ».

Cette dernière citation des *Relations* donne une idée juste du combat. Il se livre autour du fort, tout près du fort, parmi les ouvrages avancés du fort, et ainsi il peut avoir des conséquences sérieuses. Closse et ses hommes se battent un contre cinq, au moins, dans la forêt, hors de la forêt. Loin de perdre pied, d'être emportés par l'attaque, ils mêlent l'offensive à la défensive. Ils perdent relativement peu d'hommes, car engagés par surprise, dans des conditions pareilles, les Onnontagués ayant l'avantage d'avoir préparé le coup, ils auraient pu rester à peu près tous sur le champ de bataille. Quand le commandant est tué, ils se retirent, mais en ordre. Dans ces conditions, on peut certainement dire qu'ils ont remporté une victoire, victoire morale, mais aussi victoire réelle. Forcés par la nécessité, ils apprennent les Montréalistes, et à partir d'aujourd'hui, on voit venir les indomptables capots bleus qui serviront de pointe à l'armée de Courcelles et que Frontenac utilisera beaucoup plus tard avec une dextérité mortelle contre les Agniers et toutes les bandes iroquoises. Ils s'adaptent vite maintenant à la guerre du Nouveau Monde et à la guérilla forestière.

Inutile de dire que cet engagement dur répand la consternation dans la colonie. Les ennemis venaient de la capitale où vit maintenant

Ondessonk et un groupe de prisonniers français. Personne ne croit plus en la politique de Garakonthié ou dans sa sincérité. Jamais on ne reverra les disparus. Les mots de duplicité et de ruse sont sur toutes les lèvres.

Mais ne voilà-t-il pas que dans les premiers jours de mars, la nouvelle en arrivera à Québec, le 25, une autre ambassade venant de ce quartier se présente de nouveau à Ville-Marie. C'est le *Journal des Jésuites* qui donne quelques détails. Elle se compose de cinq Iroquois et d'une Iroquoise. L'un des plus notables est Ot8re8ati, dont le nom ressemble trop à celui du chef de la bande de dix guerriers qui a tué M. Lemaître, pour qu'il s'agisse d'une autre personne. Prévenus de l'arrivée de ces personnages à Québec, le gouverneur envoie cinq soldats au-devant d'eux jusqu'au fort Saint-Xavier, au Cap-Rouge. Ceux-ci les conduisent jusqu'à Sillery. Là, cinq autres soldats les attendent avec le père Fremin et Boquet, un donné des Jésuites. Dans la maison d'un colon du nom de Lemire, ils rencontrent le père Chaumonot, puis un neveu du gouverneur que l'on nomme « Monsieur le Chevalier » et plusieurs autres soldats. Enfin, ils arrivent au collège des Jésuites à Québec où ils séjourneront du 25 au 29 mars, jour de leur départ. Ils quitteront Sillery le 30 en compagnie de trois Français.

Des conseils ont lieu. Seul le *Journal des Jésuites* donne quelques maigres détails : « Ils firent quelques présents, qui ne disaient rien; ce qui fit juger qu'ils venaient pour quelque dessein. On leur en fit 4 pour ramener le Père (Simon Lemoine) et les Français, pour amener des petites filles, pour établir le mai et magasin à Montréal, et que le père Echon (Chaumonot) s'y trouverait ».

Personne ne songe à emprisonner ces délégués ou à les molester. Le père Simon Lemoine et les prisonniers français qui attendaient leur élargissement dans la capitale iroquoise, sont des otages qui répondent de leur sécurité. Même après le combat qui a vu la mort de Lambert Closse, les négociations ne sont pas brisées. Et l'inscription du *Journal des Jésuites* qui indique assez le peu de valeur qu'on lui accorde, fournissent quelques précisions intéressantes. De nouveau, les Ursulines voudraient accueillir quelques fillettes iroquoises; leur présence à Québec empêcherait les attaques des jeunes guerriers inconsidérés. La proposition de dresser un mai à Montréal et d'y établir un magasin revient sur un projet ancien. Le mai indiquerait le lieu permanent où auraient lieu les conciliabules entre les Français et les Sinèkes; le

magasin, le lieu où se ferait la traite. D'une façon ou de l'autre, ces offres reviennent depuis 1653. Les documents français ne nous apportent guère de détails sur ces problèmes de fond. Toujours, les intrigues et les coups de forces des Agniers et des Hollandais, la faiblesse des Français, imposent des ajournements. L'exécution ne viendra qu'après les traités de paix de 1666-1667. Mais la principale conséquence de l'inaction semble la suivante : aussi longtemps que les Sinèkes ne peuvent obtenir leurs marchandises européennes, leurs arquebuses et leurs munitions, que des Hollandais, ils restent soumis, dans une mesure assez large, aux exigences et aux volontés de ces derniers. Ceux-ci pouvaient leur imposer des actes ou les y pousser habilement. C'est à ce moment la faiblesse des Sinèkes, ce sera la faiblesse de toute la nation que l'on pourra manœuvrer ainsi avec habileté, plus d'une fois. D'autre part, ces mouvements contradictoires, ces négociations mêlées d'actes de guerre, indiquent aussi un phénomène autre, difficile à saisir. La période qui s'étend de 1694 à 1700 l'illustre bien, et cette fois, les documents abondent. On y voit l'Iroquoisie divisée en deux partis puissants : l'un est pro-français, veut conclure la paix immédiatement; l'autre est pro-anglais. La lutte est si violente que les uns accusent les autres d'empoisonner leurs chefs. Frontenac aura bientôt sur les lieux des Français avisés qui seconderont l'action des amis. Mais en Iroquoisie, l'opposition, c'est-à-dire la minorité, n'était pas réduite à l'impuissance totale comme elle l'est dans nos démocraties. Pas de forces armées pour lui imposer la politique adoptée. Alors, elle pouvait continuer la guerre quand le plus grand nombre désirait la paix; ou bien, elle pouvait continuer à négocier pendant que l'autre combattait. Evidemment, de telles démarches donnaient lieu aux accusations de duplicité. De plus, l'opinion publique semblait très changeante, ce qui ne pouvait que multiplier les actes contradictoires. Enfin, il ne faut pas courir à l'extrémité opposée et dire non plus que les Iroquois étaient des modèles de sincérité, de bonne foi. Ils étaient des hommes, et c'est tout dire. Le seul, peut-être, qui ait des desseins nets, précis, qui négocie avec les Français avec toute l'ardeur de son cœur, et une indomptable continuité, et une volonté inlassable, semble bien Garakonthié. Chaque fois qu'il intervient, sa chaleur de cœur saisit et emporte l'assentiment. Pris dans une situation qui aurait découragé les plus habiles politiciens, les plus retors, il travaille sans trêve au même projet. Qui l'aurait bien connu, dès ce moment, saurait que rien au monde ne l'empêcherait jamais de revenir en Nouvelle-France comme ambassa-

deur. C'est certainement la grâce qui l'a poursuivi, l'a capté, le tient dans une étreinte. On ne trouve pas d'autre explication.

Quoiqu'il en soit, la petite guerre continue, aussi dangereuse qu'auparavant, dans les premiers mois de l'année 1662. Peu à peu, une espèce de frénésie de guerre envahit l'Iroquoisie. Elle est comme enivrée d'orgueil et de puissance, comme si elle ne redoutait plus rien. Le même phénomène se relève dans l'histoire des nations occidentales. Elle surestime dangereusement ses forces. Et c'est sans doute ce fait lui-même qui sauvera la Nouvelle-France. Au lieu de concentrer sur elle toutes ses forces, elle les dispersera, lui permettant de respirer un peu, à peine, tant que le secours ne serait pas arrivé.

Léo-Paul Desrosiers.